

Extrait n°2 du livre :

La Belle Tille

de

Jean-Paul Bouchet

Renseignements, autres extraits, commande sur :

<http://www.jeanpaulbouchet.fr>

Villers, dans la combe Bernon...

Alain l'observait. Elle était un peu spéciale, la cueilleuse de champignons avec ses bottes vert pomme et son jogging rose. Un drôle de rose, saumoné, rose... rose culotte de grand-mère. C'était exactement ça ! Un rose indéfini qu'il voyait flotter sur les cordes à linge en traversant les villages, un rose presque impudique. Un tee-shirt safran complétait le tout. Elle s'habillait ainsi pour courir les bois. Elle avait peur des chasseurs ! Enfin, non, pas des chasseurs avait-elle dit avec un sourire malicieux : des coups de fusil. Elle craignait la confusion avec une biche par exemple. Alors là, pas de problème, elle ne craignait rien. Jamais la nature n'avait fait autant de fautes de goût. Elle était entrée dans la gendarmerie et avait demandé à voir le chef en personne.

Elle avait dressé l'inventaire de sa récolte : des pieds de mouton, des peaux de souris, une langue de bœuf. Elle doutait au sujet de la langue de bœuf, ce n'était pas la saison. Elle demanderait au pharmacien. Elle cita tout le bestiaire mycologique. Le chef se demandait où elle voulait en venir. Par miracle le téléphone sonna, il s'était excusé en partant décrocher. Etait-ce pour échapper à la bavarde ? La conversation durait. Il entrouvrit la porte de son bureau, le combiné à l'oreille.

- Madame, vous pouvez, si vous le souhaitez, témoigner devant le gendarme stagiaire. La communication risque de se prolonger. Il me fera un rapport.

Sans attendre de réponse, il disparut derrière la cloison. Elle paraissait déçue.

- Je ne sais plus où j'en suis avec tous ces événements !

Elle regardait le plafond qui ne l'inspirait pas spécialement. Alain hasarda :

- La langue de bœuf.

- Oui ! Donc je me penche pour ramasser une langue de bœuf et j'entends hurler mais vraiment hurler. Comme ça !

Elle se mit à s'égosiller de manière déchirante. Bruits de chaise dans les bureaux, le chef arriva le premier, affolé, suivi du sous-chef.

- Qu'est ce que tu lui as fait ?

- Rien ! La dame imitait des hurlements !

- C'est très bien imité ! Tu sais qui est au téléphone ? Le préfet en personne.

Il était tout rouge, il reprit sa conversation.

- Non ! Monsieur le Préfet, ce n'est pas un interrogatoire musclé. Ce n'est pas dans nos habitudes... Non ! Les cris ne viennent pas de la cellule de dégrisement, c'est une dame qui... Oui ! Une dame... Bien sûr que nous faisons attention...

Il avait pâli et se tourna vers Alain.

- Il demande pourquoi elle hurlait.

- Elle a entendu des hurlements et...

- Elle a entendu des hurlements... Vous aussi ?... Comme vous voulez... Vous avez raison, nous reprendrons la conversation demain, dans un contexte plus serein.

Il reposa le combiné, il était vraiment de mauvaise humeur. Il regarda vers la cour de l'école et ferma la fenêtre.

- En pleine récréation ! Les gosses sont tous sous le préau dans les jupes de l'institutrice ! En plus, lundi, j'ai prévu une séance de prévention routière avec les élèves du CM 1. Il va falloir les attraper à l'épuisette dans les marronniers. C'est bon pour l'image de marque ! Vous avez donc entendu hurler ?

- Oui ! Hurler comme...

Le chef lui coupa la parole.

- S'il vous plaît, ne recommencez pas ! Dites simplement j'ai entendu hurler !

- Je voulais dire comme des supplications. Vous comprenez ? Comme...

Le chef se dépêcha de comprendre.

- Je recommence ! Je me baisse pour ramasser une langue de bœuf...

A ce moment, c'est le sous-chef qui la regardait, les yeux exorbités par la surprise.

- J'entends hurler, puis un coup de fusil, tout près, puis un nouveau hurlement, le même, puis un nouveau coup de feu, tout près aussi, puis le silence. Un silence de mort.

Elle se tut, elle imitait bien le silence aussi.

- Vous avez entendu cela à quelle heure et où ?

- Dans la combe Bernon, vers huit heures et demie.

- A quel endroit exactement ?

- Vers l'aven du fou, mais je ne veux pas vous montrer. J'ai horreur de voir les morts. Mon mari aussi, en a peur.

- Parce que vous étiez avec votre mari ?

- Oui ! Nous n'avons pas demandé notre reste, nous avons sauté dans la voiture et nous nous sommes sauvés. A la place à tourner, nous avons vu deux voitures une blanche et une bleue. Je n'ai pas osé regarder, des fois que l'assassin m'ait vue. J'ai préféré faire celle qui ne sait pas. J'ai peur maintenant, je voudrais que mon témoignage reste secret.

- Aucun problème ! Nous allons vérifier sur place. Je vous contacterai si nécessaire.

- Mais vous ne me faites pas signer de papier ?

- Ce sera plus anonyme !

- Vous avez raison, je préfère passer inaperçue !

Elle repartit et passa devant les gosses de l'école muets, le visage écrasé contre le grillage.

Le chef se lamentait devant Alain.

- Le préfet ! Je te jure que je n'ai pas de pot ! Il connaît un cousin d'un secrétaire d'Etat qui peut me pistonner pour ma mutation. J'en ai marre de ce bled où il ne se passe jamais rien. Rien ! Le vide judiciaire ! J'ai choisi ce métier pour m'accomplir, pour m'épanouir professionnellement et c'est complètement raté. Contrôles d'alcoolémie : on coince un papy qui a trop arrosé l'enterrement de son conscrit. Contrôle de vitesse : on coince le conseiller général. Constat d'adultère : on coince la femme du maire avec le général de la place. Je suis bon à moisir dans ce trou jusqu'à la retraite. Les plunitifs pensent que je fais bien mon boulot parce qu'il ne se passe rien. Ce n'est pas de ma faute, je manque de délinquants ! Ils sont persuadés que j'agis dans le préventif, mais moi, je voudrais du curatif, de vraies affaires criminelles ! Tu me comprends ? De la bibliographie ! Je fais de la bibliographie de crimes non élucidés, le pied, quoi ! Imagine une minute les gendarmes à Lurs pendant l'affaire Dominici ! Je suis incollable sur ce crime. J'ai repris toutes les dépositions, les enquêteurs se sont débrouillés comme des manches ! Je voudrais un Dominici et, mauvaise pioche, je me ramasse une folle qui témoigne sur un excité qui a raté un sanglier. Tu as envie d'aller te promener ?

- Pourquoi pas ! Si vous n'avez pas besoin de moi !

- Non, je n'ai pas besoin de toi ! Pas besoin de gendarme à Villers, tu me comprends ! Tu aimes les forêts, tu voudrais gérer la forêt de la Joux ? Eh bien ! Tu serais dans la même situation que moi si on te mutait en plein désert du Sahara avec une oasis à surveiller.

Il déprimait vraiment le chef. Il prit le téléphone et composa un numéro.

- Salut c'est Rivière... Oui, ça va super... Tant mieux... Tu sais où se trouve l'aven du fou ?... Heureusement ! Mais moi je ne sais pas... Je t'envoie un forestier, gendarme de passage... Tout de suite, si tu veux ! ... A plus.

Il raccrocha.

- La maison forestière, tu la situes ! Le garde t'attend, un veinard, en place dans une région aussi giboyeuse, le paradis !

- C'est un chasseur ?

- Non ! Mais les braconniers fourmillent. Il en a coincé quatre cette année ! Moi... Allez ! File. On reprendra la conversation à ton retour.

Le garde l'attendait avec son teckel. Il était sympa. Persuadé d'un acte de braconnage, il en était tout émoustillé. Il connaissait la combe Bernon comme sa poche. La chasse au gros gibier était interdite le samedi, mais il était évident que les coups de feu ne pouvaient provenir que d'un tir sur un sanglier. Un bécassier aurait été plus discret. Il avait pris son chien pour rechercher le sang.

Ils s'arrêtèrent sur la place de retournement. Une Express bleue était garée là. Le garde tendit l'oreille. On entendait une débroussailleuse le long du chemin. Il regarda sa montre et posa sa main sur le capot. Il regarda à l'intérieur du véhicule puis autour.

- C'est Bernard, nous irons à l'aven du fou puis nous reviendrons à midi pour l'interroger. C'est un teigneux, mais pas un mauvais bougre. On se séparera. Comme tu ne connais pas ce bois, tu longeras le ruisseau. A un endroit, il se jette dans l'aven. Tu feras le tour du gouffre et tu reviendras sur l'autre rive. Si tu trouves un indice surtout ne touche à rien ! Tu ne bouges plus et tu m'appelles ! Je ne serai pas loin, je vais faire les fourrés avec le teckel. Compris ?

- Compris !

Alain connaissait la Combe Bernon. C'est là qu'il avait accompagné Flora et son grand-père à la bécasse. Tiens ! Il n'avait plus pensé à Flora depuis l'arrivée à la gendarmerie de l'hystérique. Il n'avait pas dit qu'il avait passé le week-end à la Belle Tille, Rivière n'aurait pas apprécié. « Surtout ne pas pactiser avec la population, on ne peut pas faire souffler dans le ballon un individu avec lequel on a pris l'apéro ». Il l'entendait d'ici. Il suivit le

ruisseau. Jean Bosquet lui avait dit que la meilleure pose à bécasse se trouvait vers la sapinière de l'aven du fou.

Effectivement, c'est à cet endroit que Flora avait tiré et envoyé son chien, Dick, rapporter l'oiseau mythique. Il découvrit d'ailleurs les deux douilles sur le sol. Oui ! Elles étaient à Flora. Un B était inscrit sur le carton de l'étui.

Elle lui avait expliqué que son grand-père les fabriquait. Il était astucieux le vieux chasseur ! Il les chargeait à moitié avec des grains de plomb sphériques et à moitié avec des grains de plomb légèrement aplatis pour élargir la gerbe. Il inscrivait sur la douille B comme bécasse pour ne pas les confondre avec des cartouches normales.

Mais Flora n'avait tiré qu'un seul coup de feu ! De plus, les douilles n'étaient pas humides et sentaient encore la poudre. Il regarda le culot : calibre douze ! Elle tirait avec un calibre vingt ! Aucun doute, le grand-père avait tiré une bécasse à cet endroit le matin même.

Il entendit le grelot du teckel qui traversait la sapinière, le nez par terre, en suivant une trace. Il vira brusquement pour venir dans sa direction puis se coucha à terre à quelques mètres de lui. Il ne bougeait plus et semblait attendre son maître. Alain s'approcha pour le flatter. Juste devant lui, sur les aiguilles de sapin, s'étalait une flaque de sang. Des poils blancs collaient sur les caillots, blancs comme ceux du ventre d'un animal. Alain ne douta plus : le père Bosquet avait tué un chevreuil à bout portant. Le chien battait de la queue, fier de sa trouvaille. Le garde siffla, le teckel se dressa et se recoucha aussitôt. Alain entendit une branche casser : le garde s'approchait. Il devait faire disparaître toutes les preuves du braconnage. Il gratta le sol jusqu'à l'humus pour mélanger le sang à la terre, le recouvrit d'une couche d'aiguilles de sapin, le piétina. Le chien le regardait faire, il était certainement surpris mais restait couché. Vite ! Il fallait faire vite quelque chose. Le garde pouvait arriver d'un instant à l'autre. Il décida de masquer l'odeur du sang en urinant copieusement sur les indices du forfait. L'idée était

bonne, le teckel le regarda faire d'un air dégoûté et partit en direction de son maître. Alain ramassa les deux douilles, vérifia qu'il ne restait pas d'autres traces du délit, puis, rassuré, longea le ruisseau pour retourner vers la voiture. Il ressentait un malaise, n'imaginant pas Jean Bosquet commettre un acte de braconnage. En même temps, il ne pouvait pas laisser ces preuves évidentes : il serait inquiété, c'était sûr. Flora lui en aurait voulu, son grand-père aussi. Il avait cependant une impression de trahison.

Le garde l'attendait devant la voiture.

- Tu n'as rien vu ?

- Non ! Rien de particulier.

- C'est curieux ! Le teckel ne se trouvait pas vers toi à un moment ?

- Non ! Mais j'entendais son grelot.

- Tu ne l'as pas vu s'arrêter et se coucher ?

- Non ! Pourquoi ?

- Il est dressé à se bloquer sur la moindre trace de sang. Dès qu'il trouve un indice, il se couche et m'attend. C'est un bon ! Si tu savais le nombre de bracos que j'ai coincés grâce à lui. Viens ! Je vais interroger le père Bernard, ce ne sera pas de la tarte avec lui !

La débroussailleuse s'était arrêtée. Le garde changea d'avis.

- Nous l'attendrons plutôt à sa voiture. Il est midi, il ne va tarder à revenir casser la croûte.

En effet, dix minutes plus tard, le bûcheron arrivait. Contre toute attente, il était petit, plutôt maigre avec des bras noueux. Alain le reconnut, il était posté au trou d'eau pendant la battue aux sangliers. Il enleva son casque sans dire un mot.

- Bonjour monsieur Bernard ! J'aimerais vous poser quelques questions.

Il était visiblement de mauvaise humeur. Il maugréa une réponse qui pouvait s'interpréter comme une salutation.

- Avez-vous entendu des coups de feu ce matin ou vu une voiture ?

Il désigna de la pointe du pied son casque d'un air goguenard.

- Quand j'ai ce saladier là sur la tête, avec la visière, les oreillettes et en plus la débroussailleuse dans les mains, tu penses que j'entends ou que je vois quelque chose ?

- Vous vous arrêtez quelquefois pour faire le plein.

- Oui ! Mais pas longtemps, je ne suis pas fonctionnaire, moi !

Le garde devait bien le connaître, il le regardait en souriant.

- J'attendais votre taquinerie. Je pense que vous avez commencé au lever du jour ?

- Oui ! Car...

- Vous n'êtes pas un fonctionnaire !

- Non ! Car je voulais m'avancer pour chasser la bécasse cet après-midi.

- Vous avez raison, c'est le passage. J'ai entendu tirer pendant toute la matinée.

- A quel endroit ?

- Dans la Combe Bernon, vous avez bien vu les voitures des chasseurs !

Il semblait brusquement inquiet.

- Les voitures ! Je n'ai vu que celle de Bosquet mais je n'ai pas entendu tirer ! Pourtant j'écoutais bien quand je faisais le plein. Il faut dire qu'avec ce casque de cosmonaute ! Tu as entendu tirer à d'autres endroits ? Souvent ?

- De temps à autre, un peu partout !

- Bien ! Je pars chercher mon chien et mon fusil. Merci pour les renseignements.

Dès que la voiture disparut, le garde se mit à rire.

- J'appelle ça un interrogatoire à l'envers, c'est très utile. C'est ma spécialité : si quelqu'un ne veut pas répondre, il faut l'inciter à t'interroger. Ses questions valent des réponses. Je sais désormais que ce n'est pas lui qui a tiré, c'est probablement Bosquet. Tiens ! Quand on parle du loup !...

Une Express arrivait et se gara sur la place à tourner. Le grand-père descendit en regardant dans l'herbe autour de lui. Il s'avança vers eux les yeux rivés au sol. Ils se serrèrent la main mais il feignit de ne pas reconnaître Alain.

- Bonjour monsieur Bosquet ! Vous cherchez quelque chose ?

- Oui ! Le collier de mon chien, je pense l'avoir laissé sur le capot de la voiture quand je suis parti.

- Vous étiez à la chasse ce matin ?

- Peu de temps ! J'ai fait un petit tour mais je n'ai pas levé de bécasses.

- Pourtant il y en avait ! Vous avez dû entendre des coups de feu !

- Aucun ! Vous avez entendu tirer où ?

- Un peu partout dans la Combe Bernon.

- Je devais être déjà parti. Je vais refaire mon trajet à l'envers pour essayer de retrouver ce maudit collier. Vous êtes allés dans la coupe ? Vers l'aven du fou ?

- Pas moi, seulement le jeune gendarme.

Il se tourna vers Alain.

- Vous n'avez rien vu ?

- Non ! Je n'ai pas retrouvé votre collier.

Le chemin était vraiment défoncé, Alain roulait lentement. Le garde réfléchissait.

- Tu as bien regardé dans la sapinière de l'aven du fou ? Tu es bien sûr ?

- Oui ! Pourquoi ?

Alain se souvint brusquement de la technique de l'interrogatoire à l'envers, il commençait mal, il avait répondu par une question !

- Parce que Bosquet nous cache quelque chose et que cette chose se trouve à l'aven du fou.

Surtout pas de questions, des réponses.

- Son collier de chien.

- Sûrement pas, un bécassier écoute le grelot en permanence. S'il ne l'entend plus : le chien est à l'arrêt. Bosquet se serait rendu compte immédiatement de la perte du collier. Il a été surpris de nous voir et il a inventé trop rapidement un prétexte, beaucoup trop rapidement. Je ne suis pas certain qu'il ait tiré mais je suis certain qu'il nous cache quelque chose. Rappelle-toi sa question « Vous êtes allés vers l'aven du fou ? » Arrête-toi là ! Je vais voir ce qu'il mijote sur le lieu du crime ! Je vais essayer de le surprendre. Ramène le teckel chez moi ! Je reviendrai à pied, je ne suis pas un feignant, je suis fonctionnaire, moi !

Il éclata de rire en répétant « le lieu du crime » et sortit de la voiture.

Le chef était visiblement ravi de le voir rentrer. Devant lui, un homme était assis, il ne le voyait que de dos, il se retourna. Il ne le connaissait pas, son visage était tendu.

- Vous avez trouvé des indices, un... un corps ?

- Non ! Rien !

- Vous voyez qu'on a pris votre femme au sérieux.

Il s'adressa à Alain

- Ce monsieur est le mari de la cueilleuse de champignons qui a témoigné ce matin. Il est persuadé que nous ne l'avons pas crue. Enfin, c'est plutôt elle qui le pense d'après lui. Il confirme mot à mot la déposition. Qu'en pense le garde ?

- A priori, il pensait à un acte de braconnage mais son teckel n'a relevé aucune trace de sang. Il a interrogé un bûcheron et un chasseur. Leurs déclarations n'apportent rien à l'enquête.

- Vous voyez ! Nous n'avons pas traîné ! Je sais m'entourer de personnes compétentes : un garde de l'office national de la chasse, un gendarme forestier et un teckel capable de sentir le moindre indice. Maintenant vous allez vous concentrer pour revivre la scène

depuis le début. Chaque détail peut se révéler extrêmement important.

Il réfléchit longuement. Il parla lentement en hachant presque les mots. Il faisait penser à un visionnaire.

- Nous marchions côte à côte... J'ai entendu la clochette d'un chien... une drôle de clochette, elle ne sonnait pas comme les autres. Elle faisait un peu comme un bruit de casserole...

Le chef allait intervenir mais se retint.

- Kling, kling, pas ting, ting, Vous comprenez ? Pas une clochette normale quoi ! Le bruit s'éloigna et peu après on a entendu hurler, puis un coup de feu, puis de nouveau hurler... puis un autre coup feu, puis plus rien. Là, j'ai eu la peur de ma vie. J'en tremble encore ! Nous avons vite fait demi-tour et nous nous sommes sauvés, oui ! Sauvés, il n'y a pas d'autre expression... Sur la place à tourner, deux voitures étaient garées mais vous pensez que je n'ai pas osé regarder, des fois qu'il élimine les témoins gênants. Ma femme a voulu témoigner et elle est venue. Voilà, c'est tout. On saura, je pense, ce soir qui a été tué. Non ! Plutôt demain matin car c'est sûr, quelqu'un va manquer à l'appel. Maintenant, je pars, j'ai la trouille, on m'a peut-être vu entrer ici.

- Une dernière question ! Pouvez-vous situer avec suffisamment de précision le lieu où ont été tirés les coups de feu.

- A l'aven du fou, c'est certain. Je trouve toujours une tache de trompettes de la mort à cet endroit. Je faisais un détour pour aller les ramasser quand j'ai entendu tirer.

Il se leva et sortit, absorbé par ses pensées.

Le chef sortit un calepin et se mit à écrire. Alain était mal à l'aise. La clochette était évidemment celle de Dick. Flora lui avait dit que son grand-père entendait mal les sons aigus. Il avait l'habitude de fendre le bronze d'un trait de scie pour obtenir une tonalité plus grave. C'est Jean Bosquet qui avait tiré et il était devenu son complice pour les beaux yeux de Flora. Cornélienne, la situation ! De plus, il avait encore les deux douilles dans la poche !

Il leva la tête.

- Maintenant, tu vas me raconter par le menu ta petite ballade avec le garde.

Alain relata avec précision toute l'expédition en évitant de parler de sa découverte à l'aven du fou. Consciencieusement, le chef noircissait les pages. Il l'arrêtait par moments pour une précision supplémentaire. Le garde arriva et répéta encore les mêmes propos. Il referma son calepin.

- Tu penses qu'il faut faire une battue peignée ?

Le garde se mit à rire.

- Mais non ! C'est sûrement un chasseur énervé par son chien qui bourre les bécasses. Il a gueulé un peu trop fort et les âmes sensibles ont eu la trouille. Je suis retourné sur les lieux du drame, le père Bosquet revenait tranquillement de l'aven du fou. Nous avons même plaisanté.

- De toute manière, nous verrons demain matin, s'il manque quelqu'un à l'appel, comme dirait notre témoin clef.